



**HAL**  
open science

**Compte rendu de: Anne Chayet, Les temples de Jehol et leurs modèles tibétains, 21 x 30 cm, 206 p., 59 fig., index. Éditions Recherche sur les Civilisations, Paris, 1985**

Fernand Meyer

► **To cite this version:**

Fernand Meyer. Compte rendu de: Anne Chayet, Les temples de Jehol et leurs modèles tibétains, 21 x 30 cm, 206 p., 59 fig., index. Éditions Recherche sur les Civilisations, Paris, 1985. 1986. halshs-01694593

**HAL Id: halshs-01694593**

**<https://shs.hal.science/halshs-01694593>**

Submitted on 16 Feb 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

(XVIII<sup>e</sup> siècle) qui décrit avec précision sa fabrication à base de noir de fumée de pin, débarrassé de toute trace de résine, de colle et d'additifs variés (blanc d'œuf, perles écrasées, musc, cinabre...). Les pains d'encre destinés aux lettres, de formes variées, étaient souvent décorés, mais l'encre d'imprimerie préparée avec de la suie, de la colle et du vin, était conservée dans des jarres où elle séjournait trois à quatre ans. Elle pouvait être allongée à l'eau. Les encres rouge, bleue ou jaune sont plus rares.

Les pains d'encre, moulés dans des moules de cuivre ou de bois, ont fait l'objet de collections et même de catalogues illustrés. Les plus célèbres étant le *Fang shi moyuan* (fin XVI<sup>e</sup> siècle) et surtout le *Cheng shi moyuan* (début XVII<sup>e</sup> siècle) qui reproduit à pleine page, le recto et le verso de cinq cents pains d'encre, chacun étant accompagné d'un texte calligraphié par un artiste ami de Cheng Dayue, célèbre fabricant d'encre, éditeur de l'ouvrage.

Il est à juste titre considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de l'édition d'art chinoise. En fait, dès l'origine, bon nombre d'ouvrages étaient illustrés, et on peut même penser que l'impression d'images pieuses a précédé l'impression de textes. Très tôt, on trouve aussi bien des encyclopédies illustrées, que des recueils de biographies, des romans, des pièces de théâtre, des ouvrages scientifiques (géographie, médecine, pharmacopée...) ou des ouvrages d'art. Sous les Ming et sous les Qing, il n'est pas rare que des peintres célèbres participent à l'illustration des livres, en particulier des romans et des pièces de théâtre.

L'impression polychrome, d'abord utilisée pour imprimer en 2, 3 ou 4 couleurs la ponctuation ou les commentaires du texte, s'est développée pour la reproduction d'œuvres d'art.

Elle atteignit la perfection avec l'*Album du Studio des dix bambous*, manuel de peinture publié par Hu Zhengyan au XVII<sup>e</sup> siècle, et qui servit de modèle au fameux *Album du Jardin grand comme un grain de moutarde*. La technique en est simple : il suffit de graver autant de bois différents qu'il y a de couleurs. Le tireur doit toutefois veiller à la précision du repérage pour obtenir un bon tirage.

La technique de fabrication du papier s'est transmise à l'Occident par l'intermédiaire des Arabes, vers le VIII<sup>e</sup> siècle, et ce n'est qu'au milieu du XV<sup>e</sup> siècle qu'il sera utilisé pour l'imprimerie en Europe. Samarkand, Bagdad, Damas, Fès, furent les étapes de sa progression vers l'Ouest. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, il est fabriqué en Europe, au XIII<sup>e</sup> siècle en Italie, au XIV<sup>e</sup> siècle en France, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en Amérique.

Si on a pu retrouver les traces de la diffusion de la technique de fabrication du papier dans le monde, il n'en est pas de même pour celles de l'imprimerie.

La xylographie a bien été pratiquée en Asie centrale, les caractères mobiles de bois ouïgours datant de 1300 environ, retrouvés par P. Pelliot à Dunhuang et actuellement

conservés au musée Guimet n'en sont qu'une preuve parmi d'autres. Mais contrairement à ce qu'affirme le professeur Tsien, « la ressemblance étroite entre les premières impressions xylographiques européennes et chinoises » n'est pas une preuve de la transmission de la technique chinoise jusqu'à l'Europe.

Avant Gutenberg, les voyageurs occidentaux se sont bien étonnés de l'existence du papier-monnaie chinois, mais aucun n'a mentionné ni décrit l'imprimerie chinoise... Une tradition voudrait que Gutenberg, dont l'épouse était vénitienne, ait vu des planches xylographiques chinoises à Venise. Outre que cela n'est aucunement attesté, il est difficile de comprendre comment Gutenberg qui par ailleurs connaissait la xylographie européenne, aurait mis au point la typographie à l'aide de caractères mobiles de cuivre au vu d'une planche xylographique, fût-elle chinoise. La grande controverse, un peu vaine à mon sens, entre les tenants et les opposants de la transmission de la technique chinoise jusqu'à Gutenberg n'est toujours pas épuisée.

En revanche, la transmission directe à la Corée est quasi certaine. Ce sont les Coréens qui introduisirent les techniques chinoises au Japon, et l'imprimerie xylographique connut un grand essor dans ces deux pays. Il est par ailleurs remarquable que l'imprimerie à caractères mobiles de cuivre ait été largement pratiquée en Corée dès le XIV<sup>e</sup> siècle. Il eût été intéressant de se demander pourquoi en Corée, et pas en Chine.

Il est un peu regrettable que l'ensemble de cet ouvrage monumental ait été axé sur la thèse — au demeurant assez peu convaincante —, de la transmission à l'Occident, et au monde entier, des deux inventions majeures pour l'histoire de l'humanité que sont le papier et l'imprimerie.

Certes, l'Occident a appris le papier de la Chine, mais il a su diversifier et industrialiser sa fabrication. L'imprimerie européenne, qu'elle dérive ou non de la technique chinoise, a elle aussi développé sa technologie propre. C'est bien peu connaître l'imprimerie européenne — et l'imprimerie chinoise — que d'affirmer : « alors que l'imprimerie en Occident est d'abord une affaire de profit, [l'imprimerie en Chine] a de fortes implications morales ». Il ne faut pas oublier que les « mérites moraux » obtenus par la multiplication des textes bouddhiques imprimés par les monastères étaient payés en espèces sonnantes par les fidèles qui voulaient les acquérir, et que les livres étaient des produits faisant l'objet d'un commerce.

D'ailleurs, l'aspect économique et financier de l'imprimerie en Chine est à peine évoqué. À côté de l'imprimerie officielle et de l'imprimerie de bibliophiles et d'amateurs, il existait bel et bien un secteur commercial — un peu méprisé des lettrés —, qui produisait la masse des éditions « populaires » de grande diffusion. Le livre était aussi un objet d'exportation, principalement vers le Japon, et il eut été intéressant et nouveau d'approfondir ce sujet mal connu. Quel était le prix des livres, comment étaient-ils vendus et distribués,

quels étaient les lecteurs, autant de thèmes qui auraient dû avoir leur place dans cet ouvrage, qui n'en reste pas moins une somme, malgré ses imperfections, et quelques inexactitudes (il est maintenant bien connu que le plus ancien imprimé en caractères mobiles de cuivre ne date pas de 1403 (voir fig. 1208), mais de 1377).

La bibliographie est énorme, mais ne tient pas toujours compte des publications les plus récentes et si l'illustration est abondante et bien choisie, on peut regretter que pour illustrer des éditions aussi importantes que l'*Album du Studio des dix bambous*, on ait choisi des reproductions tardives, ou que pour le fameux *Gujin tushu jicheng* imprimé en caractères mobiles de cuivre, on ait choisi sa reproduction lithographique réduite alors qu'il était facile d'obtenir des clichés des originaux.

Monique Cohen

Anne Chayet

### Les temples de Jehol et leurs modèles tibétains

21 × 30 cm, 206 p., 59 fig., index.

Éditions Recherche sur les Civilisations, Paris, 1985.

Bien que de nombreuses descriptions et études aient été consacrées, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'ensemble de Jehol (Chengde), résidence d'été des premiers empereurs Qing et temples, l'ouvrage d'Anne Chayet apporte une contribution importante et originale à la connaissance de ce site. En effet, dans l'esprit des meilleurs travaux, il se propose de répondre à une interrogation qui avait, curieusement, été négligée jusque-là. Après un voyage au Tibet central en 1981, l'auteur a visité le site de Jehol, réputé, notamment, pour certains de ses temples censés reproduire de prestigieux modèles du Tibet. Frappée par les très importantes différences qui séparent ces temples des originaux tibétains, au point qu'il ne peut être question de les considérer comme des copies, l'auteur va tenter d'identifier la nature de ces divergences et d'en saisir la logique, l'ampleur des constructions et le patronage impérial ne permettant pas de les réduire à de simples fantaisies architecturales ; et enfin, d'en dégager les implications concernant l'attitude religieuse et la pensée politique des premiers empereurs Qing.

Dans ce but, A. Chayet entreprend tout d'abord une description détaillée, plans et documentation photographique à l'appui, de la résidence impériale et surtout des douze « temples extérieurs », à partir des sources écrites, et de ses propres observations pour les édifices qui subsistent encore aujourd'hui (chapitre 1). Chaque monument est situé dans le contexte historique qui a motivé sa fondation. Une attention toute particulière est portée, de ce fait, aux événements qui ont marqué les rapports entre l'empire et ses marches du nord-ouest : Mongolie et Tibet, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle.

En effet, lorsque Kangxi, durant la dernière partie de son règne, entreprend en 1703 la construction de sa résidence d'été dans le nord, à Jehol, le pouvoir des Qing est solidement implanté dans une Chine dont les institutions ont été rétablies, et le moment était venu de contrôler les vastes régions du nord et de l'ouest peuplées de populations mongoles qui restaient une menace potentielle pour l'empire. Cette entreprise de pacification va être poursuivie avec énergie et parachevée par son petit-fils Qianlong (1736-1796) à qui Jehol doit la plupart de ses temples.

Les Mongols connaissaient, depuis la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, une seconde diffusion du bouddhisme tibétain ; la première, qui avait surtout touché l'aristocratie, n'ayant pratiquement laissé aucune trace après la chute des Yüan. Cette-fois-ci, toutes les couches de la population mongole étaient pénétrées, même superficiellement, par le lamaïsme. Les liens privilégiés que les princes mongols avaient entretenus, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, avec les maîtres de l'école religieuse tibétaine Gelugpa, étaient devenus exclusifs, lorsque l'un d'entre eux, Gushri Khan, fournit au 5<sup>e</sup> Dalai-Lama en 1642, le bras séculier qui permit aux Gelugpa de prendre le pouvoir politique sur l'ensemble du Tibet central et occidental. Le Tibet devint donc un élément important dans la stratégie mongole des empereurs de Chine. D'un point de vue essentiellement militaire d'abord, sous Kangxi ; le Tibet ayant fini par prendre le parti des Dzungars de la vallée de l'Ili contre la Chine, ce qui justifia l'envoi d'un corps d'armée à Lhasa en 1720. L'empereur Qianlong prit toute la mesure de l'influence exercée par l'Église tibétaine sur les Mongols et, soucieux de la tourner à son avantage, en fit un élément important, à côté des campagnes militaires, de sa politique de réduction des marches nord-ouest de l'empire. De fait, sur les douze temples extérieurs de Jehol, six parmi les plus importants ont été fondés à l'occasion d'événements où les Mongols prirent une part directe. Si cinq temples faisaient référence à l'architecture du Tibet, avec pour trois d'entre eux un modèle précis, c'était moins dans le but de flatter les Tibétains, à l'exception du Xumi fushou miao construit pour servir de résidence au 3<sup>e</sup> Panchen-Lama, que dans l'intention de flatter les sentiments religieux des princes mongols. A Jehol, ces intentions s'inscrivaient d'ailleurs dans une optique d'ensemble beaucoup plus vaste, puisque, à côté des temples « tibétains », d'autres faisaient référence à la Chine du Sud, au Wutai shan et au Turkestan occidental. De cette manière, Qianlong entendait inscrire sa résidence d'été dans un microcosme résumant tous les aspects de la grande Chine.

Le chapitre 2 est consacré à l'analyse des motivations susceptibles d'avoir animé Kangxi, et surtout Qianlong, lors de la fondation des temples extérieurs et du choix de leurs modèles. Elle concerne, notamment, la position religieuse des premiers empereurs Qing et la délicate question de l'attitude personnelle ambiguë de Qianlong face au bouddhisme

gelugpa : à la fois dévotion ou, au moins, bienveillance sous l'influence de sa mère et de son compagnon d'étude ICang-skya Rol-pa'i rdo-rje, et calcul politique prenant en compte l'atout considérable qu'il y avait pour l'empereur à apparaître comme une incarnation du bodhisattva Mañjuçrī ou d'un Souverain Universel selon la Loi (Cakravartin). Dans son examen des motifs qui ont déterminé le choix des modèles « reproduits » à Jehol, l'auteur fait preuve d'une grande perspicacité fondée sur une bonne connaissance, non seulement de la documentation chinoise, mais également des sources tibétaines.

Après que les temples de Jehol aient été situés dans leur contexte historique, politique et religieux, le troisième chapitre est consacré à l'analyse des différents facteurs susceptibles d'avoir conditionné leurs caractéristiques architecturales particulières. A propos de l'aspect factice des monuments « tibétains » de Jehol, qui fait douter de leur authenticité, au premier coup d'œil, même un observateur ne connaissant pas leurs modèles, l'auteur évoque très justement un « esprit de fabrique », reprenant ainsi pour la Chine du XVIII<sup>e</sup> siècle, le terme de « fabriques » qui désigne à la même époque les constructions exotiques élevées dans les parcs en Occident. Ayant situé les architectures en présence à Jehol, les éléments étrangers qui avaient pénétré l'architecture chinoise et l'influence que celle-ci avait déjà exercée sur les traditions tibétaine et mongole, A. Chayet consacre une longue réflexion aux sources d'information dont pouvaient disposer les commanditaires et les bâtisseurs, au sujet des temples tibétains choisis pour modèles. Elle propose les peintures sur toile (*thangka*) représentant les lieux saints du Tibet, comme source d'inspiration majeure dans la conception de leurs « copies » à Jehol. Cette idée, très neuve, est étayée par une comparaison systématique entre, notamment, Samye et le Potala au Tibet, leurs représentations peintes, et leurs équivalents de Jehol. La démonstration, très convaincante, passe en particulier par une brillante analyse des différents types de perspective employés dans les peintures chinoise, tibétaine et européenne ; cette dernière commençant à être connue à la cour impériale grâce aux jésuites. C'est justement la distorsion, due à la manière dont les peintures tibétaines représentent les architectures dans l'espace, qui a été reprise littéralement par les bâtisseurs de Jehol.

Mais pour A. Chayet, les différences fondamentales qui séparent les temples extérieurs de leurs modèles tibétains ne sont pas seulement explicables par un manque d'information et une lecture trop littérale des sources iconographiques. En réalité, le but n'était pas de restituer aussi fidèlement que possible des architectures tibétaines. Il s'agissait de créer une sorte de Disneyland flattant la dévotion et le goût des barbares venant rendre hommage à l'empereur, et le dernier chapitre fournit des exemples très précis d'adaptation ou de réinterprétation. Car en effet « les temples de Jehol étaient un décor tibétain plaqué sur une

infrastructure chinoise, ce qui correspondait du reste très exactement à leur finalité, qui était de cimenter l'union de la masse chinoise avec ses marches occidentales, tibétaine et mongole » (p. 97). Cette véritable « politique des temples », qui a finalement ruiné la dynastie, ne semble pas avoir fait grande impression sur les Tibétains, à en juger par leurs écrits. Qu'en était-il des principaux intéressés, les Mongols ? On aurait aimé avoir leur témoignage.

Voici donc un ouvrage remarquable qui, pour répondre à une interrogation qui aurait pu se cantonner à l'histoire de l'art, aborde le site de Jehol selon des points de vue très différents, tout en mettant en évidence, par une progression logique continue, la profonde cohérence de la pensée qui est à son origine. C'est pourquoi ce livre a une portée bien plus vaste que son seul titre ne le laisserait supposer. Il s'adresse non seulement aux historiens d'art ou aux spécialistes de l'architecture chinoise ou tibétaine, mais aussi à tous ceux qui s'intéressent à l'idéologie du pouvoir impérial en Chine, notamment dans ses relations avec le Tibet et les Mongols. De plus, rédigé dans un français à la fois très élégant et très clair, le texte suit une progression didactique, jamais interrompue par les nombreux commentaires et références indispensables à tout document scientifique, mais qui sont ici renvoyés à la seconde partie de l'ouvrage, regroupant près de 500 notes. De ce fait, non seulement ce livre est accessible à toute personne désireuse de se cultiver, mais de surcroît, sa qualité littéraire procure un réel plaisir.

Fernand Meyer

### Charlotte von Verschuer Les relations officielles du Japon avec la Chine aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles

15 × 22 cm, 593 p., appendice, 14 listes en annexe, 10 cartes, 1 plan, bibliographie, index des noms de personnes, index général, transcriptions idéographiques. Collection Hautes Études Orientales, n° 21, École Pratique des Hautes Études (IV<sup>e</sup> section), Collège de France (Institut des Hautes Études Japonaises), librairie Droz, Genève, Paris, 1985.

Au premier abord, on pourrait penser qu'une erreur est à l'origine de la présence de ce compte rendu dans la revue des *Arts Asiatiques*. En effet, pourquoi signaler ici la parution de la thèse de l'historienne Charlotte von Verschuer sur les « relations officielles du Japon avec la Chine aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles », relations étudiées « du point de vue diplomatique, commercial et religieux » selon les termes de l'avant-propos ? Et pourtant cet ouvrage